

MICZYSLAWA SEKRECKA

NICOLAS GERMAIN LÉONARD
ET LE MAL DE VIVRE AU XVIII^e SIÈCLE

La plupart des manuels d'histoire de la littérature ont pris l'habitude d'associer le phénomène appelé „mal du siècle” aux noms de René de Chateaubriand, de Benjamin Constant, d'Etienne Pivert de Senancour, et de l'attribuer, d'une part, à la défaillance de la foi religieuse provoquée par la philosophie des Lumières, et de l'autre, aux malheurs qu'avait apportés la Révolution. Pourtant, d'après les nouvelles recherches, il s'avère que le mal de vivre remonte au début du XVIII^e siècle, qu'il se manifeste déjà sous sa forme aiguë vers la moitié du siècle, et va en s'aggravant jusqu'à l'époque romantique¹. Au nombre de ses premiers représentants, à côté de Baculard d'Arnaud, de Mme du Deffand, de Julie de Lespinasse, il faut compter aussi N. G. Léonard, écrivain bien venu au XVIII^e siècle et tombé dans l'oubli de nos jours, celui qui, d'après H. Peyre, a profondément marqué Lamartine².

Poète et romancier, né en 1744 à la Guadeloupe, à Basse-Terre, chef lieu de l'île, N. G. Léonard portait dans sa nature le mal de vivre³. De santé fragile, enclin à la mélancolie, poussé par un penchant naturel

¹ V. Geneviève Benrekassa et Michèle Lalliard, *Le mal de vivre*, Paris 1975; Paul Hazard, *Le problème du mal dans la conscience européenne du XVIII^e siècle*, „The Romanic Review” avril 1941, vol. XXXII; A. Hoog, *Un cas d'angoisse préromantique*, „Revue des sciences humaines”, janv.-mars 1952; R. Mauzi, *Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle*, octobre-décembre 1960; A. Monglond, *Histoire intérieure du préromantisme*, Grenoble 1925; Paul Trahard, *Les maîtres de la sensibilité française au XVIII^e siècle*, Paris 1931.

² H. M. Peyre, *Qu'est-ce que le romantisme*, P.U.F. 1971, p. 193.

³ R. Barquissau, *Les poètes créoles du XVIII^e siècle*, Paris 1949; V. Campenon, *Oeuvres complètes de Léonard*, Paris 1798, préface; A. La Cour, *Histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre, 1857; Vauchelet, *La Guadeloupe, ses enfants célèbres*, Paris 1894; Charles Verrier, *Le poète Léonard*, „Mercure de France”, 1905, 15 IX; M. Lepeintre, *Notice sur Léonard*, *Poésies de Léonard et Chamfort*, Paris 1925; W. Mosely Kerby, *The life diplomatic career and literary activities of Nicolas Germain Léonard*, Paris 1925.

plutôt à rêver qu'à agir, il était peu apte à se contenter de la réalité quotidienne et à faire face aux difficultés de la vie. Dans son âme inquiète et sensible, chaque événement se gravait profondément, pour ne s'effacer jamais.

Cette tendance à la tristesse morbide fut favorisée chez lui par la mode littéraire. On connaît l'influence de la littérature du Nord, d'Ossian⁴, de Young⁵, de Gray sur la naissance des sentiments de mélancolie et de tristesse qui envahirent les esprits dans la seconde moitié du siècle des Lumières. La contemplation de la nuit et des tombeaux, la fuite irréparable du temps, les méditations sur la mort, le mystère de la destinée et le tragique de l'existence humaine, le tout inscrit dans un paysage gris, sans soleil, sous un ciel nuageux, paysage dont la solitude profonde est parfois rompue par le cri d'un vautour — tels sont les thèmes favoris et les plus fréquents de cette poésie. A l'influence des poètes anglais était venue s'ajouter celle de *Werther* de Goethe, traduit en français en 1775, et dont les nombreuses imitations connurent en France un énorme succès⁶. Léonard, poète de vocation, fut attiré par son tempérament et son goût vers ce genre de littérature, et fut perméable à son influence: son oeuvre en offre plus d'un témoignage. Goethe⁷ lui était familier et Ossian est souvent évoqué dans ses poésies.

Mais le coeur du poète fut surtout brisé par un chagrin d'amour. Malheureusement, on sait très peu de choses sur l'histoire de cet amour comme sur son objet. „La délicatesse de Léonard [était] telle, constate R.Barquissau, que nul n'[avait] reçu la confiance entière ou n'avait voulu la révéler tenu par lui au secret [...]”⁸. Si bien qu'on ignore jusqu'au nom de la jeune fille. Ses biographes supposent qu'il la peint dans ses poésies sous le nom d'Eglé. D'après Ch. Verrier, elle habitait avec sa mère un château aux environs de la petite ville d'Arpajon⁹. Le bonheur, pourtant, ne dura qu'un été: „au moment de posséder l'objet promis, écrit Sainte-Beuve, une mère cruelle et intéressée préféra un survenant plus riche. La jeune fille mourut de douleur, non sans avoir senti fuir auparavant sa raison égarée”¹⁰. Est-ce la vérité, ou tout simplement, une supposition fondée sur certaines allusions de Léonard dans ses propres

⁴ Paul van Tieghem, *Ossian en France*, Paris 1904.

⁵ F. Baldensperger, *Young et ses Nuits en France. Etudes d'histoire littéraire*, t. I, Paris 1907.

⁶ Louis Hermenjat, *Werther et les frères de Werther, étude de littérature comparée*, Lausanne 1892.

⁷ F. Baldensperger, *Goethe en France*, Paris 1904.

⁸ R. Barquissau, op. cit., p. 173.

⁹ Ch. Verrier, op. cit., p. 235.

¹⁰ Sainte-Beuve, *Les portraits littéraires*, t. II, Paris 1864, p. 356.

oeuvres? Il est difficile de le savoir. Quoi qu'il en soit, la séparation fut tragique pour lui. Il ne s'en releva jamais. Ni le temps ni le travail ne surent le guérir de sa douleur qu'il traîna jusqu'à sa mort. „Il conçut, dès ce moment, les germes funestes de langueur qui l'ont consumé et tué dans la force de l'âge", écrit Campenon dans l'introduction à l'édition de ses *Oeuvres Complètes*. En effet, le souvenir de la jeune fille ne quitte plus Léonard; après la perte d'Eglé, sa douleur éclate sur plus d'une page de ses poésies. La nature, au sein de laquelle il cherche un asile, ne lui apporte aucune consolation. Dans l'une de ses poésies, sa plainte le rapproche des plus grands romantiques:

Pour moi, lorsqu'au front des étoiles
La nuit a déployé ses voiles,
Je rêve à mes tourments, je brûle, je gémis,
Le sommeil ne m'est plus permis.

Souvent je crois la voir, et ce n'est qu'un rameau
Dont les vents agitent l'ombrage.
Assis sur un rocher, et plus morne que lui,
J'invoque, dans mon infortune,
Les astres de la nuit, et le ciel et la lune [...]
Ils sont sourds, et mon coeur ne trouve point d'appui¹¹.

La même incurable tristesse apparaît dans une de ses stances, *Sur le bois de Romainville*, où le poète écrit:

Amours, Plaisirs, troupe céleste,
Ne pourrai-je vous attirer,
Et le dernier bien qui me reste
Est-il la douceur de pleurer?

Déjà mon coeur que rien n'enchaîne
Ne sent que tristesse et qu'effroi¹².

Mais de la mélancolie de Léonard, nourrie tout d'abord de son drame personnel, ne sont pas absents des accents plus généraux qui traduisent sa conception pessimiste de la vie et de l'homme. Dans son *Épître sur l'humanité*, le poète exprime son credo: les hommes ne connaissent que la souffrance au cours de leur existence, ils ne sont que des „victimes que la mort abandonne à la vie"¹³. Ce sentiment tragique ne cesse d'accompagner l'homme et l'empoisonne pendant toute sa vie. Mirtis, une

¹¹ N. G. Léonard, *Oeuvres*, t. II, Paris 1798, p. 181-182.

¹² Ibidem, t. I, p. 27.

¹³ N. G. Léonard, *Essais de littérature*, Londres 1769, p. 13.

jeune fiancée, s'inquiète déjà, le jour de son mariage, des souffrances auxquelles seront voués ses enfants durant leur existence:

Ah! tu me fais frémir! ces pauvres innocents!
Ils auraient, comme nous, l'infortune en partage;
Je les verrais souffrir; mon coeur, mon triste coeur
Serait déchiré de leur plainte¹⁴.

Et le fiancé, Damon, au lieu de consoler sa future épouse, est obsédé, lui, par la pensée de la mort qui le tourmente sans arrêt.

Mais, Mirtis, il n'est point de félicité pure:
Un jour il faudra nous quitter.
Quand la mort, dans tes bras, viendra me visiter
Console-toi, je t'en conjure¹⁵.

Comparé à la nature où l'on ne voit qu'union fraternelle, l'homme inspire à Léonard peu de confiance: être égoïste et intéressé, il ne connaît ni vraie amitié ni vrai attachement. Dans ses *Saisons*, le poète écrit:

Familles d'arbrisseaux, que le penchant rassemble!
Vous naissez, vous vivez et vous mourez ensemble
On ne vous voit jamais, l'un de l'autre ennemis,
Des arbustes voisins outrager le feuillage:
Mais vos bras enlacés, noblement affermis,
Bravent, en s'unissant, les efforts de l'orage.
Ah! qu'entre vous et l'homme il est peu de rapport!
Qui de nous aide un frère à combattre le sort?
L'homme est pour son espèce un ennemi barbare;
L'intérêt nous unit, l'intérêt nous sépare;
On se lie, on se quitte, on ne se connaît plus.
Et dans ce tourbillon tous les coeurs sont perdus¹⁶.

Mais le pessimisme de Léonard éclate surtout dans deux de ses romans: *La Nouvelle Clémentine ou Lettres de Henriette de Berville* (1774)¹⁷ et *Les Lettres de deux amants, habitants de Lyon* (1784)¹⁸, où il a exprimé dans une large mesure — bien que l'intrigue du second soit fondée sur un événement véritable — ses propres expériences de l'amour malheureux, et dont certaines pages ont été écrites de la même encre

¹⁴ N. G. Léonard, *Oeuvres*, t. II, p. 140.

¹⁵ *Ibidem*, p. 142.

¹⁶ *Ibidem*, p. 74.

¹⁷ *La Nouvelle Clémentine, ou Lettres de Henriette de Berville, in Oeuvres*, t. I, Paris 1798.

¹⁸ *Lettres de deux amants habitants de Lyon, in Oeuvres*, t. III, Paris 1798.

que la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau et *Werther* de Goethe. Le sujet des deux romans est semblable, le deuxième se greffant en quelque sorte sur le premier. L'action principale peut se réduire à peu de choses. Les deux jeunes gens s'aiment d'un amour profond, dans la *Nouvelle Clémentine* Henriette de Berville et Séigny, dans les *Lettres de deux amants de Lyon* Thérèse de Saint-Cyran et Faldoni. Mais dans les deux romans, les parents empêchent l'union des amants, parce que leur origine sociale et leur fortune sont différentes: il s'agit dans le premier, de Mme de Berville, mère d'Henriette, femme avide et méchante, et, dans le second, de M. de Saint-Cyran, père de Thérèse, homme orgueilleux et plein de vanité. Par conséquent, dans les deux romans, l'amour finit par une catastrophe: Henriette, ayant perdu la raison, meurt, pleurée par son amant, dans une maison de force; Thérèse et Faldoni, pour ne pas être séparés, se suicident, après la messe, dans une chapelle du château.

Toutes les étapes du progrès du mal de vivre, à commencer par la naissance de l'amour des héros jusqu'à leur mort tragique, sont bien marquées dans les romans de Léonard.

Ames sensibles, fortement imprégnées du courant préromantique, les amants, chez Léonard, se croient prédestinés l'un à l'autre par la Providence. Dans une de ses lettres, Henriette de Berville écrit à Séigny: „le ciel nous avait destinés l'un pour l'autre". Forte de cette conviction, elle n'hésite pas à déclarer à son ami: „En nous aimant, nous remplissons les vues du ciel. Notre amour est son ouvrage; je le sens à la félicité dont il m'a fait jouir"¹⁹. Faldoni rend hommage à Thérèse dans les mêmes termes: „Consolatrice de ma vie! écrit-il, ange que j'ai cru destiné par le ciel à me soulager du poids de l'existence"²⁰. De cette foi vient leur certitude que le droit à l'amour est un droit sacré, inscrit dans la nature humaine comme une aspiration naturelle: en tant que tel, il est légitime, voulu par Dieu.

Cette conviction n'apporte pourtant pas le bonheur aux héros, et ne les met pas à l'abri de mauvais pressentiments. Dès le début, ils sont en proie au malaise, ils sentent leur bonheur menacé. Les jeunes filles surtout sont hantées par cette idée. Thérèse de Saint-Cyran est persuadée qu'il existe dans le monde une force inconnue qui prévient l'homme de ce qui doit lui arriver, que ce soit bon ou mauvais: „Je ne suis ni crédule ni superstitieuse, écrit-elle, mais je crois que la nature daigne quelquefois nous présager par de secrets avis les dangers qui nous menacent; je suis convaincue qu'il existe en nous des pressentiments de ce que nous devons espérer ou craindre: soit que ce mouvement intérieur nous

¹⁹ *Oeuvres*, t. I, p. 275.

²⁰ *Ibidem*, t. III, p. 45.

vienne du ciel, ou qu'il naisse de l'instinct placé autour de nous comme une garde bienfaisante, il est certain que ses notions ne m'ont jamais trompée"²¹. Les pensées d'Henriette de Berville sont encore plus noires. Dans un moment d'abattement, elle avoue à son amie: „de noirs presentiments m'annoncent que mes beaux jours sont passés. Je viens d'ouvrir sous mes pas un abîme d'infortune, et je ne vois dans l'avenir que des sujets de peines"²².

C'est la réalité peu rassurante qui est sans doute la cause de leur inquiétude et qui est loin de les libérer de leurs craintes. Tous les amants, dans les romans de Léonard, se rendent compte que leur amour est sans espoir et par conséquent sans avenir. Faldoni en est pleinement conscient. „O souffrance horrible, gémit-il, d'un amour sans espoir"²³. A cause de l'opposition de leurs parents, guidés par leur orgueil, ils sont condamnés à la séparation et par la suite à un mal incurable. En effet, l'amour devient ici, comme chez Racine, une force destructrice. Il est un supplice et une torture, un tourment qui brûle et consume les amants pour les conduire, en fin de compte, à la mort. Les sentiments de mélancolie, de déception et de désespoir les accompagnent sans cesse. Seul le retour vers le passé leur apporte des moments de trêve et de détente, il apaise leur soif de bonheur. L'enfance est pour eux une sorte d'âge d'or, de paradis perdu auquel ils ont toujours recours aux heures de détresse. Faldoni l'évoque non sans un serrement de coeur:

„Je ne vois jamais un enfant, que je ne songe à mes premières années, je me trace avec émotion ces plaisirs purs, cet enchantement d'un bonheur sans mélange que je n'ai plus retrouvé"²⁴.

C'était alors que la joie de vivre était pure, que les souvenirs n'avaient rien d'amer, que l'avenir était plein d'espoir. Mais, d'autre part, les souvenirs de ces jours heureux augmentent leur mal de vivre puisqu'ils les croient à jamais révolus. Le bonheur, comme le constate avec amertume Thérèse, „s'échappe avec l'enfance: il se perd [...] comme toutes les choses de la nature [...]"²⁵.

Ainsi, depuis la naissance de leur amour, les héros de Léonard ne connaissent que l'inquiétude, l'angoisse et la souffrance. Tout d'abord, au lieu de la retrouver, ils perdent la joie de vivre. Le monde leur apparaît comme un désert privé de toute oasis où l'on puisse se reposer, comme un cachot dont toutes les portes sont fermées, sans aucune possibilité d'évasion. Avec le bonheur, le sens de la vie leur échappe. Ils se

²¹ Ibidem, p. 144-145.

²² Ibidem, t. I, p. 266.

²³ Ibidem, t. III, p. 23.

²⁴ Ibidem, p. 106.

²⁵ Ibidem, p. 131.

sentent étrangers dans la société qu'ils cessent de comprendre, où ils se sentent isolés. Même le calme dont ils jouissaient auparavant leur est enlevé. Faldoni se plaint à la mère de Thérèse qui seule comprend les tourments des amants: „[...] le sommeil, la joie, la tranquillité, tout m'avait abandonné”²⁶. Et au curé, son ami, il avoue: „Ma situation corrompt mon humeur; je deviens brusque, inquiet, chagrin: on dirait que la joie d'autrui m'importune”²⁷. Les sentiments d'Henriette sont les mêmes. Pour elle la vie a perdu son charme. Autour d'elle, tout est devenu morne, froid, rien ne peut la distraire. Ses forces vitales diminuent de jour en jour. Thérèse, plongée dans la douleur, ne parle plus, ne mange plus, se traîne comme une ombre et ne vit que dans les larmes qui coulent chaque nuit. Le sommeil qui offre d'habitude à tous les malheureux des moments de repos et d'oubli ne lui procure que „de tristes songes plus affreux que [ses] veilles”. L'amour la tue, elle perd ses forces physiques, et le curé, ami de la famille, ne manque pas d'en prévenir Constance, sa cousine, en lui écrivant: „Cette fleur si précieuse et si belle est déjà languissante; l'orage d'un moment la courbe et la flétrit [...] Mademoiselle de Saint-Cyran, attequée d'une langueur secrète, nous offre toutes les gradations du dépérissement”²⁸. A son état physique correspond son état moral. Comme un refrain lugubre reviennent dans chaque lettre ces mots de Thérèse: „je suis aujourd'hui d'une tristesse accablante: tout m'afflige et me déplaît”. Ailleurs, sa plainte est encore plus poignante: „Jeunesse, santé, fraîcheur, enjouement, j'ai tout perdu [...] je ressemble à ces fantômes qui se traînent au bord de leur tombe”²⁹. Or, l'atmosphère que respirent les héros de Léonard est pesante, étouffante. Le monde dans lequel ils vivent est devenu pour eux un cachot, voire un enfer, et leur vie n'est qu'une suite de supplices sans fin. „Comment s'égayer quand on porte en son coeur un ver dévorant? Comment sourire quand les larmes roulent dans les yeux?”³⁰, gémit Thérèse. Et Faldoni répète comme un triste écho: „Je succombe; je ne suis plus rien; je n'ai ni force, ni courage, ni faculté: tout est mort en moi”³¹. Désespéré, il appréhende le sort d'une jeune paysanne qui a perdu la raison après la mort de son fiancé. D'ailleurs, c'est le cas d'Henriette, qui enfermée par sa mère privée de tout sentiment maternel, tout d'abord dans un couvent, et après dans une maison de force, sombre dans la folie. Tous, ils portent dans leur

²⁶ Ibidem, p. 122.

²⁷ Ibidem, p. 105.

²⁸ Ibidem, p. 147.

²⁹ Ibidem, p. 145.

³⁰ Ibidem, p. 31.

³¹ Ibidem, p. 65.

coeur un ver qui les ronge comme sa proie, incessamment, et au plus profond de leur être. Ils ne trouvent consolation nulle part. Là, où l'on ne va que pour se divertir, au théâtre et au bal, l'ennui les guette et ils doivent y lutter contre la tristesse et les larmes qui les envahissent au milieu du monde qui s'amuse. La rencontre et la conversation avec les amis ne leur procure qu'une déception douloureuse et amère. Même la religion n'est en état de leur offrir aucun refuge. „Oh! qu'elle est impuissante cette religion contre le délire des passions”³², confesse Henriette. Seule la solitude leur apporte des moments d'apaisement et de soulagement. C'est alors qu'ils ne sont contraints ni de cacher leurs larmes ni d'étouffer les cris de leur coeur saignant. Au contraire, ils peuvent y donner libre cours à leur désespoir.

Le supplice, surtout dans le coeur des jeunes filles, est d'autant plus grand qu'il est doublé d'un conflit intérieur: elles sont déchirées entre leur passion et ce qu'elles croient être leur devoir: l'obéissance à leurs parents. Elevées au couvent selon les principes traditionnels, elles ne connaissent pas, comme le constate Bénichou à propos de la morale du héros cornélien, la „rébellion contre l'autorité familiale”³³. Au contraire, elles se sentent coupables et jugent criminel le manque de soumission due à leurs parents, malgré la cruauté de ceux-ci: mais en même temps, à la suite du courant préromantique qui réhabilite les passions, elles trouvent leur amour légitime, et même sacré. Mais l'éducation triomphe finalement de l'amour et c'est cette soumission passive qui est, tout bien considéré, la cause de leur malheur. Invitée par Séligny à le suivre dans le Nouveau Monde où ils vivront libres et heureux, Henriette refuse par respect des convenances. Le drame est encore plus manifeste dans le coeur de Thérèse. D'une part, elle demande pardon à Dieu d'aimer Faldoni et par là de „désobéir aux lois paternelles”, mais d'autre part, elle se croit justifiée devant ce même Dieu, car, pense-t-elle, „[...] la voix qui me crie de céder à un amour honnête, de ne point causer le malheur d'un être sensible, cette voix est celle de la nature et peut-être la tienne”³⁴. Mais, en définitive, comme le curé lui a conseillé de se sauver dans un couvent et de réclamer la justice contre l'abus du pouvoir paternel, elle s'écrie indignée:

„Qui moi! moi recourir aux lois, les invoquer contre mon père! Ah! c'est alors qu'elles devraient punir une fille criminelle”³⁵.

L'obéissance à la volonté des parents, chez Thérèse comme chez Henriette, l'emporte donc sur le passion.

³² Ibidem, t. I, p. 296.

³³ P. Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, NRF, 1948, p. 45.

³⁴ *Oeuvres*, t. III, p. 146.

³⁵ Ibidem, p. 281-282.

En fin de compte, les héros des romans de Léonard en viennent à maudire leur amour, qu'ils sont enclins à regarder comme une force fatale qui enlève le calme de l'âme et ne procure à sa place qu'un supplice. C'est pourquoi Thérèse, aux moments d'angoisse extrême, voit dans Faldoni un „fatal objet” qui est venu troubler sa vie et conjure le ciel d'arracher de son coeur son „fatal amour” et de la „rendre à elle-même”. Il y a des jours où elle en veut à Faldoni d'avoir éveillé dans son coeur un sentiment qui a dérangé sa vie. Dans une heure de souffrance aiguë, elle s'écrie:

„Malheur, malheur à ceux qui aiment! quel tourment! quelle angoisse! quelle continuité de trouble, d'agitations et d'alarmes! Quoi? jamais de trêve!”³⁶.

Aussi, elle exhorte son amie Constance à renoncer „pour jamais à cette passion cruelle qui fait les supplices de ses victimes”. De même, Henriette met en garde sa soeur cadette contre l'amour: „Souvenez-vous de moi, ma soeur, lui dit-elle, pour ne jamais aimer”³⁷. Ainsi les héros de Léonard, au lieu de les inviter à aimer, laissent à toutes les âmes sensibles qui cherchent le plus grand bonheur dans l'amour, un avertissement charitable: renoncer à l'amour.

Le mal de vivre dans les romans de Léonard est inséparable de l'amour. Ces deux sentiments vont chez lui ensemble. Pourtant, ce n'est pas l'amour, si malheureux soit-il, qui est la cause du malheur des héros de Léonard. Il lui offre seulement l'occasion de se manifester. En ce qui concerne l'amour lui-même, ils sont tous convaincus que c'est la source du plus grand bonheur qui puisse exister sur la terre, surtout l'amour réalisé dans le mariage. C'est Thérèse de Saint-Cyran qui est le porte-parole de l'auteur à cet égard. „[...] j'ai du mariage, dit-elle, l'opinion la plus sublime; je le regarde comme le comble de la félicité humaine, quand il est fondé sur la vertu, l'estime et la tendresse”³⁸. Faldoni est du même avis. „Il est vrai que si j'avais pu former des noeuds chéris, ils m'auraient fait aimer l'existence”³⁹. En outre, tous les héros de Léonard sont enclins à croire que l'amour constitue un remède des plus efficaces contre la mélancolie, l'inquiétude et l'ennui de vivre dont ils sont tous atteints. Thérèse ne cache pas qu'elle avait une inclination à la tristesse qui l'a quittée au moment où elle a fait la connaissance de Faldoni: car

³⁶ Ibidem, p. 53.

³⁷ Ibidem, t. I, p. 301.

³⁸ Ibidem, t. III, p. 75-76.

³⁹ Ibidem, p. 340.

lorsqu'on aime, tout enchante, l'univers prend une face nouvelle. Et Faldoni, âme douée d'une grande sensibilité, ne cache pas qu'il plaint „l'homme indifférent”, privé du plus grand charme de la vie.

Ce n'est donc pas l'amour, mais les préjugés sociaux faisant obstacle à l'union des amants qui sont la cause de leur malheur. Leur drame est le même que celui qui se joue dans le coeur des héros de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther*, et sa source est dans la mauvaise organisation de la société. Le tableau de la société que présente Léonard dans ses romans procède directement de J. J. Rousseau. L'auteur de la *Nouvelle Clémentine*, comme toute sa génération, a été fortement marqué par la lecture des oeuvres de Rousseau. Pierre Trahard a bien montré que Jean-Jacques a imprimé sur son siècle „une marque indélébile”⁴⁰. Tout en traçant l'image de la société idéale, il a provoqué dans l'esprit de ses contemporains un bouleversement profond, en remettant en cause l'ordre établi.

Avant lui, chaque individu croyait être à sa place, c'est-à-dire à la place que la Providence lui a assignée dans la société. L'inégalité était considérée comme une chose normale, inscrite dans l'ordre éternel des choses. Par conséquent, l'homme assumait sa situation sans se révolter. Tout est bien puisque l'ordre existant est établi par la Providence, prêchait Pope, dont l'oeuvre avait joui d'un grand succès en France. La société est telle qu'elle a été fondée à l'origine de la création par le décret de Dieu. Donc rien ne devait être changé, mais tout devait continuer conformément aux principes originels. Pour le père André, comme l'a démontré J. Ehrard⁴¹, l'inégalité des conditions devait rester immuable, étant même nécessaire à la diversité de la société. D'après Crousaz⁴², le bonheur de l'homme ne dépendait nullement de la classe sociale dont il faisait partie; au contraire, la condition du bonheur était l'accomplissement de son devoir dans la société. On voit une attitude semblable chez les personnages des *Illustres Françaises* de Robert Challes. Ses héros, souvent amoureux de femmes qui n'appartiennent pas à leur classe sociale, ne se révoltent pas contre l'inégalité qu'ils acceptent comme un état normal. Bien plus, pour arriver à leurs fins, ils cherchent soit à gagner les parents à leur cause, soit à élever la femme aimée à leur rang social.

Sous l'influence des écrits de Rousseau, l'état des esprits en France sous l'Ancien Régime a changé⁴³. Jean-Jacques a osé le premier déclarer ouvertement que tous les hommes étaient créés égaux par la volonté

⁴⁰ P. Trahard, *Les maîtres de la sensibilité*, t. III, p. 70.

⁴¹ J. Ehrard, *L'idée de nature en France*, t. II, Paris 1963, p. 51.

⁴² Ibidem, t. II, p. 530.

⁴³ V. Ch. Dédéyan, *Jean-Jacques Rousseau et la sensibilité littéraire à la fin du XVIII^e siècle*, Paris 1966.

de Dieu et que c'est la société, fondée dès son origine sur l'injustice, l'inégalité, l'exploitation des faibles par les riches, qui a introduit la division en classes. C'est donc elle qui a renversé l'ordre des choses établi par Dieu. Une telle constatation était une révolution dans l'histoire des idées sociales du XVIII^e siècle. Et Jean-Jacques, en proclamant ces conceptions, „prend place dans un contexte, celui de la crise de la conscience européenne”, comme l'a justement remarqué Ch. Dédéyan⁴⁴.

Mais découvrir la cause du mal, ce n'est pas le guérir, du moins immédiatement. Jean-Jacques, s'il a bien analysé la cause du mal, n'a pas trouvé pour autant le moyen de le soulager. Au contraire, il l'a aggravé, il a plongé les esprits dans un malaise, il a ravi à l'homme du XVIII^e siècle son calme. Sous l'influence de ses idées l'homme de l'époque des Lumières ne veut plus ni tolérer ni accepter la réalité sociale et politique telle qu'elle existe de son temps. Il est condamné à l'insatisfaction du présent, au refus des bornes imposées à ses capacités, à ses ambitions et à ses rêves. Il est placé entre le désir du bonheur que la philosophie des Lumières a éveillé dans son coeur et qu'il croit naturel, inné dans la nature humaine, et les principes de la société inique qui le punit injustement de vouloir s'en écarter. „La nature, proclamait Turgot, a donné à tous les hommes le droit d'être heureux”⁴⁵. C'est alors qu'un cri de désespoir commence à s'élever de tous les côtés dans la société, l'angoisse s'empare des coeurs et l'homme se sent frustré dans ses droits. Devenu conscient de ses prérogatives, il n'est pourtant pas, dans la société de l'Ancien Régime, en état de les réaliser ou de les conquérir. Par conséquent, il est en proie au malaise, à l'amertume, il éprouve un profond mécontentement. Ainsi la rupture commence à se faire entre l'individu et la société. Celui-là, la jugeant fondée sur l'injustice, se croit opprimé, se met à la critiquer, à se révolter contre ses lois. Mais sa révolte reste stérile dans une société qui veut garder à tout prix les privilèges de la naissance. Alors l'individu, impuissant à changer quoi que ce soit, s'exile dans la solitude, cherche un asile au sein de la nature, car dans la société il se sent comme un prisonnier condamné innocemment à un cachot dont il ne voit aucune issue.

C'est justement dans cette situation tragique, sans solution, que se trouvent les héros de Léonard. De là leur critique très sévère de la société de l'ancien régime. Partie d'un coeur ulcéré, rongé par l'amertume, elle s'exprime dans des termes douloureux, véhéments, avec des accents qui s'élèvent parfois jusqu'au lyrisme. C'est Faldoni qui est le plus souvent le porte-parole de Léonard. Il se dresse surtout contre l'inégalité

⁴⁴ Ibidem.

⁴⁵ Cité d'après P. Hazard, op. cit., p. 148.

qu'il considère comme une véritable plaie, l'injustice la plus flagrante de la société du XVIII^e siècle et la première cause de tous les malheurs de l'individu. C'est surtout là qu'il voit le fossé qui sépare la société de l'état de nature. A chaque occasion, le mépris, la haine des institutions et des usages éclatent dans son coeur contre les privilèges de la naissance et de la fortune. Sans fortune, avec sa nature sensible, il se croit incapable de vivre dans la société de son temps.

„Que puis-je faire au monde? s'écrie-t-il, je ne suis ni intrigant, ni flatteur, ni fourbe, ni méchant [...] Avec ce caractère il faut fuir le genre humain”⁴⁶.

Avec plus de véhémence encore, Faldoni dénonce les abus de la richesse, acquise le plus souvent aux dépens des autres, par les intrigues et l'exploitation des pauvres. Ce qu'il trouve encore plus ignoble dans cette société corrompue où l'on croit qu'on peut tout acheter „à prix d'or”, c'est que la richesse, souvent un fruit des spéculations louches et suspectes, soit plus estimée que la vertu et l'honnêteté. Par conséquent, l'homme doué de grandes capacités, mais issu d'un milieu modeste, sans fortune, mais honnête, et qui n'est ni malfaisant ni cruel, ne trouve pas pour lui de place dans cette société où le vice triomphe de l'honnêteté alors que la vertu est vouée au mépris et foulée aux pieds. Dans cet état de choses, l'homme devient victime non seulement des préjugés sociaux mais aussi de l'avarice et de la vanité contre lesquelles il ne trouve aucun soutien dans un monde si mal organisé. Thérèse, quant à elle, est surtout irritée par les conventions fausses et mensongères sur lesquelles est basée la société contemporaine.

„Je n'avais pas réfléchi, dit-elle, que ce qui est bon dans l'ordre naturel, est souvent contraire aux principes des sociétés humaines, et qu'on est jugé dans le monde, non sur les choses qui sont réellement honnêtes, mais sur celles qui passent pour telles”⁴⁷.

Les héros de Léonard sont d'autant plus à plaindre qu'ils sont condamnés à vivre et à souffrir dans un isolement complet. Ils ne peuvent compter ni sur la compréhension ni sur l'appui de ceux qu'ils ont le droit de considérer comme leurs amis. Ceux-ci, même s'ils reconnaissent le bien-fondé de leurs arguments contre la société, ne prennent jamais leur parti. Le curé des *Lettres de deux amants de Lyon*, homme honnête et conscient de toutes les injustices sociales, approuve, il est vrai, les ressentiments de Faldoni contre l'inégalité, mais il trouve que „changer ce qui est établi, c'est une chose impossible”. Aussi, tout en méprisant les „gens fiers des avantages de la naissance et de la fortune”, il adopte

⁴⁶ *Oeuvres*, t. III, p. 300.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 41.

une attitude purement passive, car il a pour principe de baisser „le front devant celui que le hasard place au-dessus de [lui]”⁴⁸. Et comme Crousaz, il conseille de chercher le bonheur et la consolation dans la morale qui puise ses racines dans le XVII^e siècle et qui, comme telle, est toute contraire à la manière de penser des âmes sensibles. Il soutient, en faisant la somme des réflexions de sa vie, „que le bonheur n'est autre chose que la paix du coeur et l'absence des passions”, car „le bonheur n'est point fait par les passions: leurs plaisirs sont courts, et leurs maux sont sans terme”⁴⁹. Le curé, ayant exprimé son credo sur l'amour, fait pourtant tout pour défendre Thérèse de Saint-Cyran contre la tyrannie de son père, ce qui n'est pas le cas du Mentor de la *Nouvelle Clémentine*. Et sur les droits des parents envers leurs enfants, à cette occasion, deux opinions s'affrontent chez Léonard, traditionaliste et progressiste, opinions qui ont partagé les théoriciens de l'éducation au XVIII^e siècle en deux camps. Pour Séligny, l'enfant est confié par l'Etat aux parents et ils n'ont pas le droit de le tyranniser, ni de le contraindre au mariage contre sa volonté. Il blâme avec véhémence le despotisme des parents qui, traitant leurs enfants comme leur propriété, ruinent non seulement leur bonheur mais brisent aussi leur vie par orgueil, cupidité et vanité, et tout cela impunément. C'est un des plus grands abus de la société de l'Ancien Régime, croit-il, qui permet aux parents de maltraiter leurs enfants, alors qu'aucune loi ne les prend sous sa protection. Pourtant, Mentor, à qui Séligny se plaint de la cruauté de la mère d'Henriette, est d'un autre avis, il n'hésite pas à soutenir que la mère a des droits sur sa fille et qu'il est tout normal qu'elle veuille la marier à Norton, homme riche, provenant de la même classe sociale.

En fin de compte, les héros de Léonard, ayant perdu tout espoir d'être heureux, perdent en même temps le goût de la vie, désormais sans aucun attrait. Ils rejoignent donc l'opinion du curé sur la condition humaine, opinion totalement pessimiste, qui ne voit dans la vie de l'homme sur la terre qu'une suite d'épreuves. „La félicité n'appartient pas à l'homme, constate celui-ci, tant qu'il est condamné à ramper dans cette vallée de larmes: souffrir, vieillir et mourir, voilà sa destinée”⁵⁰. Thérèse, dont les forces physiques sont sapées par la souffrance et qui est moralement décomposée par la résistance à son père, penche vers le même avis. „Non, écrit-elle dans sa lettre à Faldoni, il n'y a point de bonheur sur la terre”⁵¹. Or, en définitive, la conclusion qui se dégage

⁴⁸ Ibidem, p. 85.

⁴⁹ Ibidem, p. 86.

⁵⁰ Ibidem, p. 244.

⁵¹ Ibidem, p. 159.

des romans de Léonard est la suivante: dans une vie dont le caractère principal est l'injustice sociale, l'oppression du faible par le fort, où tout est fragile et éphémère, on ne peut compter ni sur le plaisir ni sur le bonheur durable. Ni même sur l'amitié, dont le curé essaie de faire l'éloge. Car, comme le constate avec amertume M. de Thémine, oncle de Thérèse, dans l'état actuel des choses, les hommes sont trop corrompus pour atteindre à ce sentiment sublime.

En définitive, comme perspective d'avenir, le vide complet s'offre aux héros de Léonard. A bout de forces, il ne leur reste donc que le désir de la mort. Ils y cherchent un refuge car ils savent qu'ils n'ont rien à attendre dans cette vie que la souffrance et la séparation. Dès ce moment, le désir de la mort devient pour eux une obsession. Ils l'appellent de tous leurs vœux. Le cri désespéré de Faldoni: „je vais mourir” retentit comme un refrain lugubre dans les derniers chapitres des *Lettres de deux amants, habitants de Lyon*. La mort chez Léonard signifie d'abord la libération de la vie qui pèse trop lourd et dont on ne sait que faire. C'est l'ardente nostalgie d'une autre vie que les héros croient meilleure que celle qui leur est échue sur la terre. C'est aussi une promesse de la récompense des maux subis ici-bas et une assurance de la paix qu'ils n'y ont pas connue. „Je n'ai plus d'espérance de paix que dans le tombeau”⁵² — constate Thérèse. Mais la mort est surtout pour eux l'espoir d'une union heureuse dans la vie future. Cet espoir console et anime les amants, les attire comme un aimant vers la vie de l'au-delà. „J'espère, écrit Faldoni, que le même attrait qui rapproche dans ce monde deux âmes sensibles pourra survivre à la destruction de la matière et se conserver en elles comme la flamme élémentaire dont elles furent pénétrées”⁵³. Et Thérèse, ayant reçu une lettre de son ami où il l'invite à quitter la vie, lui répond: „Vous croyez donc que nous nous réunirons dans cette nuit obscure et terrible! [...] Eh bien, mon ami, venez, et nous mourrons ensemble”⁵⁴.

La foi dans l'immortalité de l'âme, malgré les déclamations de Thérèse et de Faldoni contre la doctrine matérialiste, et qui procède en ligne directe de Jean-Jacques Rousseau, découle donc surtout d'un besoin ardent des deux amants de réaliser leur union après la mort, union impossible sur la terre. L'espérance dans une proche union que la mort réalisera et les expériences douloureuses de la vie les poussent jusqu'à la conviction que la jeunesse est l'âge le plus favorable pour quitter la vie, car „plus on vieillit, plus on a de regrets”. La mort à la fleur

⁵² Ibidem, p. 72.

⁵³ Ibidem, p. 336.

⁵⁴ Ibidem, p. 305.

de la jeunesse est donc, d'après les héros de Léonard, la meilleure garantie contre l'angoisse, l'amertume que la vie terrestre n'épargne à personne.

Enfin, la fuite, l'évasion dans la mort sont surtout pour eux, cinquante ans avant Stendhal, le refus révolté de la société de leur époque, société qui ne leur inspire que haine et mépris. Une haine d'autant plus exaspérée qu'ils ne voient aucune possibilité de changer cette société ni de renverser un régime fondé sur la tradition séculaire, barrant la route à la suppression de l'inégalité et de l'injustice sociales. Les mots de Faldoni, porte-parole de Léonard, sont une accusation des plus amères, un procès des plus graves de la société de l'Ancien Régime qui soient sortis de la plume de l'écrivain avant la Révolution. La citation est longue, mais elle vaut d'être citée en entier.

Je veux mourir. Je veux sortir de ce monde odieux où les distinctions, les honneurs, les rangs, les richesses, l'estime, la renommée sont pour le vice; où l'honnête homme est renversé dans la boue, et, vingt fois le jour, écrasé par l'orgueil, le crime ou la sottise [...] Il faut se plier pour monter; il faut s'avilir pour briller; il faut avec un front d'airain porter un coeur de glace. Travaillez! suez! amassez de l'or! faites-vous riches! et qui osera vous reprocher d'avoir opprimé la veuve et l'orphelin, d'avoir bu le sang du peuple et bravé ses cris? Qui saura que vos premiers pas vous ont couvert d'opprobre, et que vous rampiez devant les idoles du jour? vous êtes sur le faite, et vos dédains vous vengent de ceux qu'il vous a fallu dévorer! Non, non, j'aime mieux mourir que de voir des atômes enflés de vent s'élever sur ma tête et me fouler aux pieds.

Qui sont donc ces orgueilleux reptiles, et qu'est-il cet homme, si c'en est un, qui m'ose mépriser? C'est un lâche inconnu à la vertu, et qui n'a d'autre enseigne à sa porte que les armoiries de ses ancêtres. Ce qui me console, c'est que leurs titres ne les suivront pas au tombeau; ils y descendront nus et pauvres comme moi, c'est alors que j'aurai le plaisir de me placer au-dessus d'eux⁵⁵.

La haine de la société contemporaine éclate chez Faldoni dans des termes encore plus violents, après une lettre que le curé lui adresse pour l'appeler à la raison. „[...] ces hommes, répond-il, que vous appelez mes semblables, je m'en suis vu repoussé, méprisé, couvert d'opprobre; et vous voulez que je les supporte, moi, vil rebut de ce vil troupeau! Non,

⁵⁵ Ibidem, p. 298-299. Séligny critique aussi sévèrement la société que Faldoni. Il écrit: „Je ne vois plus qu'avec horreur ce jour qui éclaire des coupables; je suis étranger dans le monde: l'orgueil et l'intérêt en sont les dieux. Le plus saint des contrats, l'union la plus auguste, est un vil marché où le plus offrant l'emporte. On sacrifie à des titres vains, à des richesses l'opinion, la paix, l'estime, l'amitié, la confiance; [...] Que je méprise ce monde avare et lâche'. *Oeuvres*, t. I, p. 291.

mon ami, non! plus de commerce avec eux! nous ne pouvons rester sur la même terre; et, puisqu'ils y sont, il faut que je parte"⁵⁶. Et les deux amants, unis par le même dédain de ce monde où ils ne trouvent pas de place pour eux, épuisés par une longue souffrance, dans l'espoir de trouver de l'autre côté de la barrière un meilleur monde, se suicident dans une scène presque romantique où toute la nature s'associe à leurs sentiments et le bon curé non seulement les excuse, mais les justifie.

En conclusion, la place que Léonard occupe dans l'histoire des idées du siècle des Lumières vaut d'être soulignée à double titre. S'il est vrai, comme le soutient G. Gusdorf⁵⁷, que c'est surtout le roman du XVIII^e siècle qui a élaboré et diffusé le mal da vivre, il faut sans conteste compter parmi ces romans ceux de Léonard. L'auteur des *Lettres de deux amants* a mis en pleine lumière les changements qui se sont accomplis dans les esprits avant la Révolution. Il a traduit tous les symptômes du mal de vivre: inquiétude, malaise, angoisse, et en a indiqué les causes. Il l'a fait avec un accent de sincérité si grande, si authentique, qu'il a prouvé par là que le problème existait déjà sous sa forme accomplie avant la Révolution. Il ne lui manquait qu'une expression parfaite que lui apporteront, à la charnière du siècle, René de Chateaubriand, Benjamin Constant et Etienne Pivert de Senancour.

NICOLAS GERMAIN LÉONARD I „CHOROBA WIEKU”

Streszczenie

N. G. Léonard (1744-1793) należy do grupy wybitnych przedstawicieli zjawiska zwanego w literaturze „mal du siècle”. Charakterystyczne objawy dla tego zjawiska przewijają się w całej jego twórczości, dał im jednak szczególny wyraz w swych dwóch powieściach: *La Nouvelle Clémentine* (1774) i *Lettres de deux amants, habitants de Lyon* (1784), pisanych zgodnie z modą epoki w formie listów. Bohaterowie, dwie pary zakochanych, którym rodzice ze względów majątkowych i społecznych nie zezwalają na zawarcie związku małżeńskiego, noszą w sobie niemalże wszystkie cechy „choroby wieku”: zniechęcenie, gorycz, poczucie obcości w świecie, który ich otacza, ucieczkę w samotność. Żyją w przekonaniu, że szczęście kończy się z okresem dzieciństwa, życie późniejsze jest natomiast jednym pasmem cierpień. N. G. Léonard starał się odkryć przyczynę „choroby wieku”. Będąc wiernym uczniem J. J. Rousseau widział je przede wszystkim w złym ustroju społecznym,

⁵⁶ *Oeuvres*, t. III, p. 340.

⁵⁷ G. Gusdorf, *Naissance de la conscience romantique au siècle des lumières*, Paris 1976, p. 208.

który z jednostki czyni ofiarę społeczeństwa i prowadzi ją do buntu przeciwko temu społeczeństwu. Bohaterowie Léonarda, znękani życiem, kończą tragicznie: bohaterka *La Nouvelle Clémentine* umiera w zakładzie dla obłąkanych, bohaterowie *Lettres de deux amants* wybierają samobójstwo jako protest przeciwko społeczeństwu, w którym nie znajdują dla siebie miejsca.